

difficultés de terrain et de climat ne les défendaient plus des attaques des Français, de ces surprises de nuit que les Mexicains goûtent médiocrement, et où le vaincu n'a qu'un espoir, celui de périr, car ils avaient déjà trop cruellement appris aux Européens à ne plus faire de prisonniers. Le 22 mars, on était de retour à Medellin. On s'arrête malgré soi à cette date mémorable du 22 mars, pleine de grands souvenirs pour l'armée du Mexique. Ce même jour, à quarante lieues de distance, le canon, vengeur de la trahison du 5 mai, commençait à gronder sous les murs de Puebla, déjà témoins de l'héroïsme chevaleresque du général de Lorencez et de son petit corps d'armée. Ce même jour, pour célébrer dignement l'ouverture du siège, le 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, entraîné par son vaillant colonel, aujourd'hui le général du Barrail, enfonçait en un choc terrible les régiments de cavalerie mexicaine venus de bien loin, du Nuevo-Leon et du Coahuila, dans les champs de Chollula. Pour la contre-guérilla, le 22 mars n'évoque pas d'aussi grands souvenirs. Ce jour-là, il fut convenu qu'elle resterait pour quelque temps à Medellin, sans rien tenter encore contre Jamapa et Cotastla. Sans doute la prise de Jamapa et de Cotastla était d'un grave intérêt pour l'avenir des terres chaudes; mais les communications de la Vera-Cruz avec Puebla

exigeaient une grande sécurité pour les convois de vivres, d'argent et de munitions, qui, malgré des efforts inouïs, montaient lentement au plateau d'Anahuac. Il fallait se tenir prêt à déjouer une attaque sur Medellin, la Tejeria ou le chemin de fer. En un pareil moment, le succès d'une pareille attaque pouvait avoir de graves conséquences. C'est par ordre supérieur que l'expédition projetée contre Jamapa et Cotastla fut ajournée.

### III

Bien que la troupe fût immobilisée à Medellin, d'où la surveillance était facile, chaque nuit amenait une sortie partielle à quelques lieues de distance. Il était important d'ailleurs de tenir la contre-guérilla en haleine, et d'en éloigner cette oisiveté, compagne inséparable de l'indiscipline et des fièvres meurtrières du pays.

Qu'on nous permette d'entrer ici dans quelques vues générales sur le corps que nous n'avons jusqu'ici montré qu'en action. C'est dans les jours de repos que l'on pouvait le mieux étudier les conditions qui convenaient au commandement d'une pareille troupe. L'aventurier qui entre dans une

guérilla arrive d'ordinaire tout formé pour le service militaire. C'est un homme qui a quitté jeune encore sa patrie, qui a visité plusieurs pays et s'est habitué de bonne heure au danger. Le caractère de l'aventurier varie à l'infini : l'un est avide d'or, l'autre a soif de plaisirs; un troisième est poussé par le désir de se faire un nom, qui sait même de conquérir un trône. Tous ont, sans exception, de grands défauts, des vices même; mais d'aucun d'eux on ne peut dire qu'il est le premier venu. Les réunir, les organiser, les discipliner et les faire mouvoir n'est pas chose facile : c'est une affaire de tact, d'autorité, de justice et d'audace. Le chef doit compter avec mille aspirations diverses et inspirer une confiance sans réserve. Le grand défaut d'un corps d'aventuriers est que ces hommes ne servent ni un gouvernement ni une patrie; ils ne combattent pas pour une idée : ils ont pourtant le même drapeau, celui de l'inconnu, et cette bannière merveilleuse, aux mille couleurs de l'espérance, doit toujours flotter à leur tête.

Qu'on n'aille pas croire que les corps de partisans supportent mal la discipline. S'ils sont incapables de s'asservir à tous ces règlements minutieux, grâce auxquels nos escadrons, nos régiments, se meuvent comme de grosses machines de guerre et se décomposent dans tous leurs rouages, ils sa-

vent du moins comprendre et pratiquer cette sérieuse et solide discipline qui relie les combattants au moment du danger en un seul faisceau. C'est dans les entreprises hasardeuses, éloignées des opérations principales, que ces corps francs, habitués à savoir se suffire et se contenter de peu, révèlent toute leur valeur. La force de ces vrais satellites d'une armée est dans leur excessive mobilité de jour et de nuit. Si le danger séduit les imaginations ardentes, le métier d'avant-postes, d'éclaireurs, d'explorateurs dans les pays inconnus, dépourvus de ressources, où l'ennemi se fait insaisissable, est leur lot indiqué. L'intelligence et l'audace individuelles ont alors un vaste champ devant elles. Si un coup est manqué, l'échec subi n'est jamais complet et ne compromet en rien la réputation de l'armée.

On s'est beaucoup élevé contre la solde extraordinaire allouée aux troupes de cette nature; mais, à bien examiner, coûtent-elles beaucoup plus cher que les corps réguliers? Les aventuriers sont d'ordinaire doués d'une santé robuste, déjà éprouvée et soutenue par une grande énergie de caractère. La nostalgie, qui frappe si rapidement le soldat à l'étranger, les épargne. Leur mouvement perpétuel combat les germes des épidémies, les exhalaisons malsaines, meurtrières pour d'au-

tres ; et le séjour des terres chaudes, funeste même aux naturels, a donné des chiffres éloquentes en faveur de la résistance du partisan à un climat meurtrier (1). A compter le nombre des combattants sous les armes, quelle différence de pertes dans l'armée régulière ! Sous le feu, leurs instincts énergiques se centuplent à la pensée qu'ils n'ont aucun secours à attendre, et qu'il n'y a ni trêve ni merci à espérer ; *necessitas est maximum telum*. Aussi les imaginations sont toujours en éveil. La gaieté régnait particulièrement à ce bivouac de Medellin, où chacun racontait les scènes piquantes de ses beaux jours passés. Que de beaux rêves au coin du feu, sous des avalanches de pluie, autour de la gamelle traditionnelle pleine de punch brûlant ! Il ne faut pas oublier que les ambulances, les magasins d'habillement, de harnachement, les moyens de transport si onéreux pour l'État, étaient inconnus à la contre-guérilla, qui devait pourvoir à tout avec ses propres ressources.

A côté des jours de loisir, cette vie de bivouac avait ses jours d'émotion. Rien n'était négligé pour déjouer par une active surveillance les manœuvres de l'ennemi. A trois kilomètres de Medel-

(1) Après quelques mois de campagne, les régiments comp- taient vingt *indisponibles* sur cent. C'est à peine si la contre-guérilla française en a jamais compté cinq sur cent.

lin, dans une clairière reculée, au bord d'un marais, s'élevait, à l'ombre des bananiers, une case couverte de roseaux, habitée à certaines époques par deux Mexicains, le père et le fils, nommés Munos. A la suite d'une expédition nocturne, ils furent tous deux saisis et amenés à Medellin. Cette visite domiciliaire fit découvrir plusieurs *rifles* chargés à balles et une carabine rayée enlevée à notre infanterie de marine. Les deux accusés, ainsi que plusieurs de leurs camarades, servaient d'espions et de recéleurs aux guérillas des *ranchos* voisins. Déjà plusieurs de ces espions avaient été surpris, envoyés à Vera-Cruz, et mis à la disposition des autorités mexicaines. Bien entendu, une fois arrivés à Saint-Jean-d'Ulloa, ils s'échappaient, grâce au bon concours des employés, séduits par quelques gratifications. Le colonel résolut cette fois de faire un exemple sévère. Il fut donc annoncé au roulement du tambour que le 28 mars, les deux Munos, convaincus de culpabilité par la cour martiale, seraient pendus à l'arbre centenaire dont le feuillage immense abrite la place de Medellin. Aussitôt les autorités de la ville et les notables vinrent protester de l'innocence des deux condamnés et demander une grâce qui leur fut poliment refusée. Le soir, ce fut le tour des dames. Un *meeting* émaillé de mantilles noires et de *rebozos* (écharpes)

fièrement jetés sur de belles épaulés, se présenta au quartier général : les ambassadeurs en jupons parurent trop dangereux, et la crainte de la séduction leur ferma les portes du chef français, dont la réputation de galanterie subit un rude échec.

Le 28 au matin, au milieu d'un océan de *sombreros* (chapeaux du pays en paille ou feutre à larges bords, chamarrés d'or ou d'argent, enrichis quelquefois de perles fines), l'arbre de la place fut orné en grand pompe de deux cordes neuves. Ces sinistres préparatifs furent le signal d'une démonstration sans exemple dans le pays. Une foule de plus de quatre cents Mexicains déboucha devant la tente du colonel aux cris mille fois répétés de *Vive l'intervention ! vive l'empereur des Français ! vivent les Français !* Ces hurrahs formidables, auxquels venait de se résigner l'orgueil mexicain, touchèrent notre commandant, et grâce de la vie fut accordée aux deux coquins. Ils l'avaient bien gagnée, car toute la population venait de se compromettre décidément pour le nouvel ordre de choses. Aussi peu à peu le vide se fit-il à cinq ou six lieues à la ronde de Medellín, qui commença de respirer en paix par suite du *pronunciamiento* des *afrancesados* (partisans des Français). Depuis quelque temps, le contingent espagnol avait beaucoup grossi dans la contre-guérilla. Plusieurs mé-

contents, originaires de la Havane, regrettaient le commandement plus facile de leur ancien chef Stœklin. Un complot fut organisé : il avait pour but de massacrer, dans la nuit du 6 avril, tous les officiers français, de s'emparer de la caisse, et de passer aux bandes ennemies avec armes et bagages. Deux Grecs dévoués, enrôlés depuis la création du corps, anciens écumeurs de l'Archipel, surprirent le secret dans une partie de *monte* où les têtes s'étaient échauffées en présence de gros enjeux, et vinrent le livrer aussitôt à l'autorité. Le lendemain, dans la nuit du 5 avril, trois Espagnols, les premiers fauteurs de la conspiration, furent enlevés sans bruit, jetés aux ceps, et de là dirigés sur le fort de Saint-Jean-d'Ulloa. Le silence fut gardé sur leur sort ; le mystère de leur disparition subite frappa de terreur les autres conjurés, et tout rentra dans l'ordre.

Le moment d'agir était revenu cependant pour la contre-guérilla. Depuis quelques jours, la ville de Vera-Cruz vivait dans l'appréhension continue d'une attaque. Le 6 avril, le camp du chemin de fer de la Loma était assailli et détruit par la bande d'Honorato Dominguez, renforcée de tous les pirates des environs, dont le nombre s'élevait à près de trois cents. La dévastation des chantiers fut complète. La plume se refuse à re-

tracer les atrocités dignes des cannibales qui marquèrent l'invasion de ces prétendus soldats de la liberté et de l'indépendance dans le camp des travailleurs : des femmes furent éventrées; le boulanger, surpris au moment où il pétrissait le pain, eut la tête tranchée à coups de *machete*, et les bourreaux, ivres de liqueurs fortes et de pillage, continuèrent à pétrir eux-mêmes la farine avec le sang de ce malheureux. Le 7 avril au soir, des ordres arrivaient à Medellin. La contre-guérilla des terres chaudes devait partir en toute hâte pour aller protéger les travaux de la voie ferrée, qu'il fallait reprendre à tout prix. Le 8 au matin, elle se mit en route; à midi, on entra à Jamapa, où la cavalerie lancée en avant dérouterait un parti de guérillas en leur tuant quelques fuyards. C'était une troupe de *lanceros* nouvellement levés : dans leur empressement à monter à cheval, ils oublièrent quelques lances, sans doute trop incommodes pour la course.

Jamapa, centre assez important au point de vue politique, décoré sur les cartes du nom pompeux de ville, est une bourgade composée d'une trentaine de cases en bambou. C'était la résidence du fameux Antonio Diaz, alcade, chef politique et militaire de tout ce cantonnement. Sa correspondance fut saisie : on y trouva deux lettres de l'alcade de Medellin, qui donnèrent une triste opinion de la

fidélité de ce fonctionnaire, rallié en apparence à l'intervention. Jamapa a la forme d'une bouteille allongée, large d'environ 70 mètres sur 250 de longueur. Le fond de la bouteille est adossé au Rio-Jamapa. Le village, enveloppé de bois d'une végétation tropicale, est traversé par deux sentiers en croix. Vers trois heures du soir, un cri d'alerte est poussé par une grand'garde qui a failli être enlevée : la chasse est lancée à travers halliers et broussailles. Ce sont les *lanceros* qui ont fait un retour offensif. On les poursuit de près : depuis une demi-heure, ils galopent à l'horizon à toute vitesse; quelques efforts encore, on va les atteindre, la pointe dans le dos. Soudain le cri : halte! se fait entendre chez les Français. Une immense *barranca* coupe le sentier; l'ennemi s'est dérobé par une autre route. Au bord du ravin se dresse une grande *tienda* isolée. Les portes sont closes, on les enfonce. Quel spectacle pour des cavaliers altérés! Sur une vaste table de bois, trente-huit tasses de café bien sucré fument encore. Sur le feu chante une grande marmite de riz entremêlé de quartiers de volailles et de raisins secs. Le chiffre des *lanceros* était donc clairement écrit sur la table; c'étaient trente-huit convives que l'on venait de mettre en fuite.

La position de Jamapa était périlleuse à occu-

per, après le soleil couché, à cause de son épaisse ceinture de broussailles. On y passa pourtant la nuit; les sentinelles se cachèrent dans les hautes herbes, de manière à tout entendre et découvrir sans être vues. L'ordre fut donné de n'user que de l'arme blanche en cas d'attaque, et chacun s'endormit jusqu'au matin. Le réveil fut éclairé par l'incendie du village désert, qu'on livra aux flammes. Tous les *ranchos* rencontrés sur la route jusqu'à la Tejeria eurent le même sort. Parmi les *ranchos* brûlés était celui de Rodeo de Palmas. Dans son *corral*, on trouva suspendus à un arbre les crânes blanchis de nos soldats égorgés à Rio-de-Piedras. Ces exécutions énergiques, si même on ne les considère pas comme de justes représailles des horreurs de la Loma, étaient nécessaires : la mauvaise saison approchait, et il fallait enlever à l'ennemi tous les abris, qui lui sont aussi indispensables qu'aux Européens pendant la saison de l'hivernage dans les terres chaudes.

A onze heures du matin, la colonne débouchait à la Tejeria. Le 11 au soir, elle s'établissait au camp de la Loma, près du chemin de fer. Le 12, avant le jour, on tombait déjà sur le *ranchito* de Mata-Maria, à deux lieues de distance, où quinze guérillas surpris payaient de leur vie leur complicité dans l'attentat du 6 avril. Le Mexicain Ou-

trera, régisseur de la ferme, y était fait prisonnier. Il invoqua sa parenté avec le colonel Figarero, chef d'une de nos contre-guérillas mexicaines; mais deux lettres dont il était porteur, signées par Honorato Dominguez et Marco Heredia, qui commandaient les fameuses bandes, trahirent sa culpabilité et lui ouvrirent les portes du fort Saint-Jean-d'Ulloa. Dans le *corral* appartenant à la ferme, on eut la bonne fortune de mettre la main sur trente-sept chevaux, la plupart sellés. Ils devaient servir à remonter la contre-guérilla et à combler les vides opérés par les dernières marches. Avant de rien tenter au loin, il fallait surveiller les ateliers du chemin de fer, qui étaient infestés de bandits. Le directeur du camp des travailleurs de la Loma avait cru faire acte d'habile politique en traitant avec de grands égards les chefs de guérillas. Il avait été involontairement la première cause de la fameuse attaque du 6 avril 1863. La veille de cette attaque, il recevait à sa table Honorato Dominguez et plusieurs de ses compagnons. On y sabla assez agréablement le champagne. Le lendemain, les convives de la veille profitaient de la courte absence des troupes pour mettre à feu et à sang les chantiers de leur amphitryon.

A cette époque, un changement venait de s'opérer dans le commandement supérieur de Vera-

Cruz. Ce cercle important était confié à un officier d'une rare capacité : le colonel Labrousse, homme de guerre qui avait appris son métier dans un long séjour en Afrique (1), notamment à Laghouat, où il avait exercé la première autorité. Le nouveau commandant de Vera-Cruz inaugura bien vite un système d'administration qui, par des mesures énergiquement combinées avec la contre-guérilla placée dans son ressort, ramena la sécurité sur le parcours de la Soledad. Les cachots de Saint-Jean-d'Ulloa regorgèrent de vagabonds, de coupeurs de route, dont les cours militaires avaient constaté les crimes ; les travaux malsains du port firent justice d'un bon nombre de ces misérables. Des fractions désignées de la contre-guérilla faisaient tour à tour sur tous les chemins et les marchés le métier de gendarmerie volante, métier rendu plus facile par l'obligation récemment décrétée du passe-port, dûment légalisé chez les officiers français placés à la tête des différents petits centres des terres chaudes.

(1) Le colonel Labrousse avait le droit de rêver une brillante carrière. Hélas ! quelques mois après, le *vomito* comptait une victoire de plus. La marine et l'armée, pas plus que les services administratifs et financiers, n'oublieront les sables de Sacrificios et le *campo santo* de Vera-Cruz, car elles peuvent appeler avec orgueil ces deux *campos santos* les champs d'honneur du dévouement et du devoir.

Le 14 avril, un immense convoi militaire, composé de munitions de guerre et de 4 millions en or destinés aux troupes campées sous Puebla, se mit en route pour la Soledad. On parlait vaguement d'une forte attaque de l'ennemi au Rio-de-Piedras, déjà célèbre par la destruction d'un convoi en 1861. Pas un cavalier ne fut signalé sur les crêtes, et la contre-guérilla, après avoir achevé son parcours d'escorte, rentra sous bois dans la direction de Paso-Narangas (Pas-des-Oranges). Après un léger engagement, on parvint le 16, à la tombée de la nuit, à un vaste carrefour hanté par les bûcherons et les charbonniers. Un cours d'eau était tout près ; les feux de cuisine furent bientôt allumés. La journée de marche avait été accablante : l'étape poudreuse, inondée de lumière, avait fatigué les paupières des marcheurs ; mais la pureté de l'atmosphère et le rayonnement de la voûte céleste annonçaient pour le lendemain un ciel de plomb. Pour éviter les ardeurs du jour, à minuit on leva le bivouac, en prenant la direction de San-Juan-de-Istancia. La colonne s'engagea bientôt sous les hautes futaies, dont les toucans au bec démesuré et au plumage irisé troublaient seuls la solitude par leur vol effarouché. Un tapis de feuilles mortes et légèrement humides amortissait le bruit de la marche ; les mouches à feu voltigeaient dans l'ombre

en traçant leur sillon de lumière. Les impressions ressenties sous ces arceaux de verdure étaient vraiment d'une singulière douceur. Après une heure de marche, on fit la première halte. Soudain, dans le calme des bois, s'élevèrent les accents d'une musique pleine de langueur et de folie tour à tour. Chacun rêvait déjà aux enchantements de la forêt d'Armide; mais le charme fut bientôt rompu. On part au pas de course; la fusillade éclate, les *avanzadas* des guérillas jettent le cri d'alarme. Aussitôt brusque changement à vue comme dans un ballet d'opéra. Une immense *tienda*, richement illuminée, contenant des vivres préparés pour plus de deux cents hommes, apparaît dans la clairière: c'est une salle de bal. Une vingtaine de joyeuses filles, presque toutes jolies, faisaient les honneurs de la fête si violemment troublée. Abandonnées par leurs valseurs mis en fuite, elles réservent un charmant accueil aux Français au retour de la poursuite. L'arrière-salle regorgeait de provisions de toute nature. C'était l'entrepôt des bandits. De ce rendez-vous général situé à 6 kilomètres de la route de Vera-Cruz et nommé la Canada, ils épiaient nos convois et les attaquaient dans les occasions favorables. Une demi-heure fut accordée aux femmes galantes pour charger leur butin sur leurs épaules, et le repaire avec son mobilier et ses ballots de

soieries enlevés aux négociants des hauts plateaux fut livré aux flammes. Seuls les instruments de musique avaient été épargnés par le feu; car une heure s'était à peine écoulée, qu'un modeste concert préludait dans la broussaille, à une centaine de mètres du bivouac. Sans doute les danseuses s'étaient attardées en chemin et avaient tourné la tête en arrière, comme Ève disant adieu au paradis perdu. Il faut l'avouer pour leur excuse, les bandits, quoique aimables, étaient déjà fort loin, et puis la contre-guérilla comptait dans son sein quelques virtuoses distingués aussi bien que des talents chorégraphiques connus jadis au quartier latin.

Aux premiers rayons du soleil, on se remit en route. L'un des trompettes, marchant en tête, emportait sur son cheval le plus jolie de ces Mexicaines, touchée sans doute du talent musical de son chevalier errant. La menace de la prison décida le vainqueur à se séparer de sa conquête. Vers huit heures du matin, on entra à San-Juan-de-Istancia, belle *hacienda* bâtie en granit rouge et qui appartenait au général Zenobio, l'un de nos plus ardents ennemis. Cent cinquante guérilleros y étaient cantonnés la veille, mais ils avaient pris la route de la montagne à la vue des flammes qui dévoraient la Canada. San-Juan subit le même sort; les murs calcinés restèrent debout pour raconter

un jour l'histoire des terres chaudes. L'église seule fut épargnée. Les vases sacrés et les ornements venaient d'être enlevés par les fuyards, qui, en se retirant, avaient mis le feu à des monceaux de maïs. On rentra à huit heures du soir au camp du chemin de fer, et la lecture du courrier d'Europe arrivé le matin fit oublier la fatigue.

Cette petite sortie eut l'avantage de refouler au loin les bandits, qui, privés de leurs abris d'hivernage et de leurs magasins de vivres, furent obligés de se retirer à six lieues plus loin. Depuis cette époque, du reste, jusqu'à l'attaque du train du chemin de fer où succomba le brave commandant Ligier, ils ne tentèrent plus d'incursion sérieuse entre la Soledad et Vera-Cruz. Quelques jours après, on détruisit le Rancho-Espinal, grande ferme située sur la gauche de la route de la mer à Soledad, et qui de son côté jouait le même rôle que la Canada.

Jusqu'à la fin du mois d'avril, les courses nombreuses opérées dans les environs de la ligne ferrée prouvèrent que l'ennemi s'était lassé ; mais ce long séjour de la Loma avait été ruineux pour la cavalerie. Chaque jour, les chevaux faisaient cinq lieues pour aller à l'abreuvoir, et le maïs, complètement avarié par les charançons, eût été une maigre pitance, si à chaque sortie les cavaliers, armés de

faucilles, n'avaient ramassé des provisions de vert et de roseaux. Le 1<sup>er</sup> mai, l'administration du chemin de fer se transporta, pour les besoins de l'exploitation, à la *Pulga*, camp occupé encore le printemps dernier par cette héroïque troupe d'Égyptiens qui, par sa tenue et sa discipline, honore son pays (1). Le 1<sup>er</sup> mai, la contre-guérilla allait s'établir à la Soledad.

## IV

Dès l'installation de la contre-guérilla française à la Soledad, un nouveau rôle allait commencer pour elle. Après avoir jusque-là vécu presque indépendante, elle allait occuper le même bivouac que les compagnies de la légion étrangère, composée aussi de soldats venus de tous les coins de l'Europe pour servir sous le drapeau de la France. Ses mouvements seraient de plus en plus subordonnés aux

(1) Depuis 1863, date de leur arrivée au Mexique à titre d'auxiliaires, ces braves enfants du désert africain ont eu le cœur aussi vaillant devant le feu que devant les fièvres, et les services qu'ils rendent dans les postes les plus malsains des terres chaudes ont droit à la gratitude du Mexique et de la France. Leur costume tout blanc, d'une exquise propreté, est bien connu dans l'État de Vera-Cruz, et inspire une grande terreur aux bandes mexicaines.